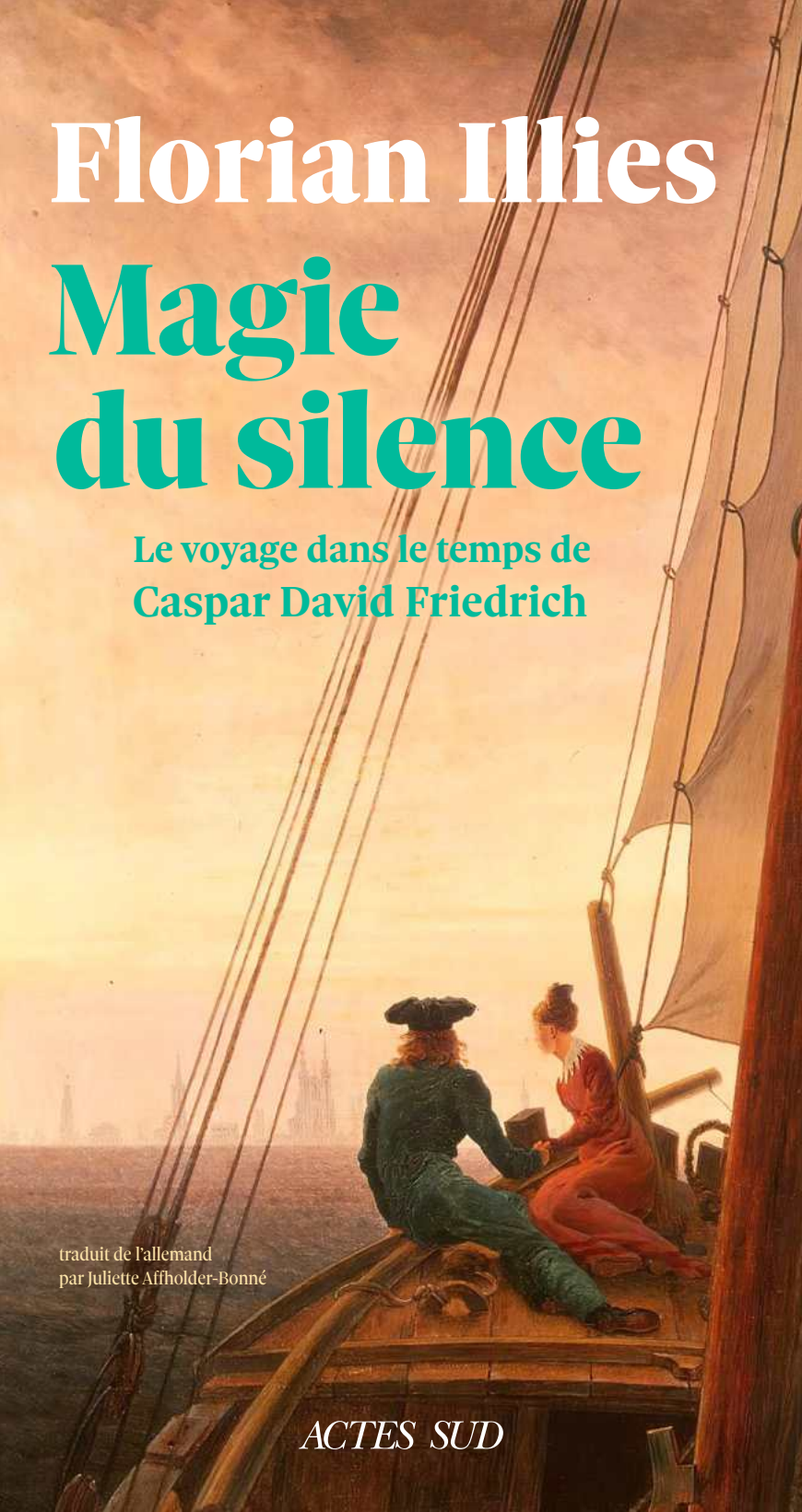


# Florian Illies

# Magie du silence

## Le voyage dans le temps de Caspar David Friedrich

traduit de l'allemand
par Juliette Affholder-Bonné

ACTES SUD

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Avec ses ciels crépusculaires qui éveillent une profonde nostalgie et ses panoramas qui célèbrent la grandeur de la nature, aucun peintre n'a incarné le romantisme avec autant de force que Caspar David Friedrich. Si Samuel Beckett, pour *En attendant Godot*, et Walt Disney, pour *Bambi*, ont été inspirés par son œuvre, Goethe, lui, enrageait tant devant l'énigmatique mélancolie de ses toiles qu'il pouvait aller jusqu'à sortir son pistolet à leur vue.

Dans ce voyage virtuose à travers le temps, immense best-seller en Allemagne et traduit dans plus de vingt langues, Florian Illies raconte le destin incroyable de ces chefs-d'œuvre et leur impact sur les générations suivantes. Des toiles parties en fumée à celles qui ont surgi de la brume un siècle après la mort de l'artiste, il retrace le parcours rocambolesque de ces peintures, qu'elles aient fini à la cour du tsar de Russie, derrière un tas de pneus dans le garage d'un petit truand ou dans le coffre d'un piano à queue.

Tour à tour adoré par Hitler et Rilke, puis méprisé par Staline et la génération de 68, Friedrich est le fil conducteur de ce récit captivant qui traverse deux cent cinquante ans d'histoire allemande et européenne. Sous la plume d'Illies, "le grand conteur" (*Süddeutsche Zeitung*), le maître du romantisme prend littéralement corps et chair sous nos yeux.

LETTRES ALLEMANDES
série dirigée par Manuel Tricoteaux

MAGIE DU SILENCE

## FLORIAN ILLIES

*Né en 1971, Florian Illies est écrivain, éditeur et historien de l'art. Il vit à Berlin.*

## DU MÊME AUTEUR

*1913 : CHRONIQUE D'UN MONDE DISPARU*, Piranha, 2014 ; Flammarion, 2020.
*COMME ILS ONT AIMÉ*, Flammarion, 2022.

Cet ouvrage a reçu une aide à la traduction du Goethe Institut.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement des systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Titre original :
*Zauber der Stille. Caspar David Friedrichs Reise durch die Zeiten*
Éditeur original :
S. Fischer
© S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt am Main, 2023

© ACTES SUD, 2026
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-21946-8

Couverture :
Caspar David Friedrich, Sur le voilier (détail), 1818-1820
© akg-images

FLORIAN ILLIES

# Magie du silence

## Le voyage dans le temps de Caspar David Friedrich

traduit de l'allemand par Juliette Affholder-Bonné

*ACTES SUD*

## SUR LE VOILIER

C'est une belle journée d'août de l'année 1818. Soleil étincelant, mer scintillante. Tôt le matin, ils ont tous deux embarqué à Wiek, sur l'île de Rügen, casé leurs bagages et le matériel de peinture de Friedrich sur le petit voilier avant de fendre sans bruit les eaux côtières endormies en laissant à leur droite les hêtraies vert clair de Hiddensee pour mettre le cap au sud vers Stralsund. Depuis l'est, les douces collines de Rügen et leurs mégalithes datant de la nuit des temps, souffle un vent tiède qui fait gonfler les voiles jusqu'à ce que les cordages bandent leurs muscles. Ah, comme il aime ce moment où les grandes voiles de lin se tendent avec fracas et mettent magiquement en branle le bateau. L'esprit humain, se demande-t-il, a-t-il jamais conçu plus belle invention ? Voilà ce qu'il compte faire une fois de retour à Dresde, animer la toile avec son pinceau de façon aussi invisible que le vent anime la voile. Line l'arrache à ses pensées, regarde, Caspar, dit-elle, là-bas vers les bancs de sable, tu vois les phoques émerger des flots ? Pardon, Line, dit-il avec un sourire gêné, excuse-moi, j'étais plongé dans mes rêveries.

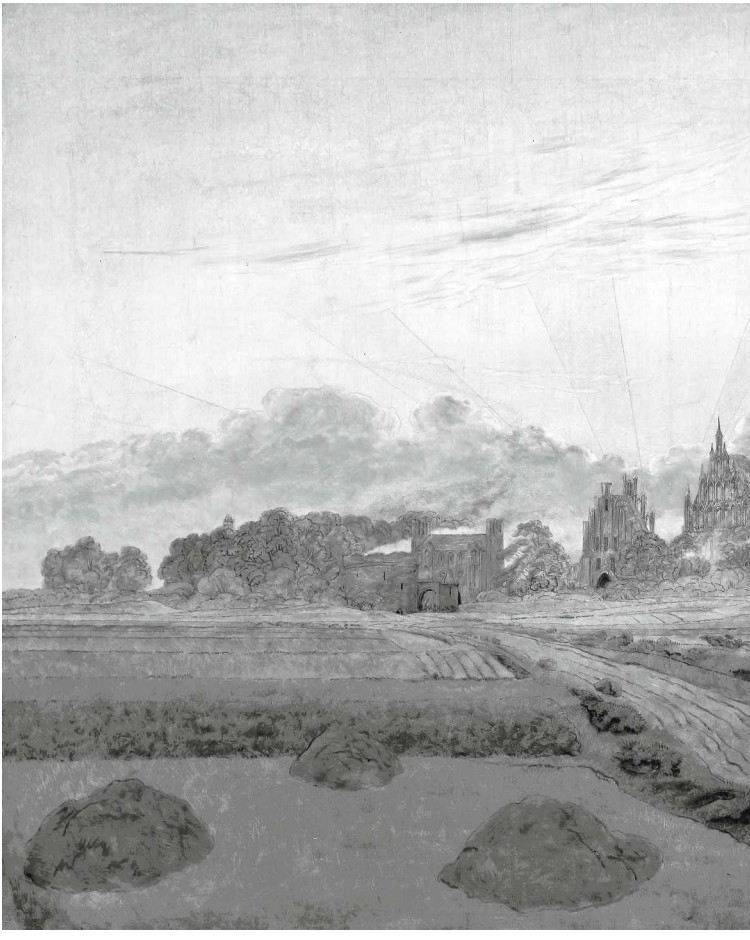
C'est le 11 août 1818, ils viennent de passer leur lune de miel à Rügen, lui, l'excentrique peintre de quarante-quatre ans originaire de Greifswald, et

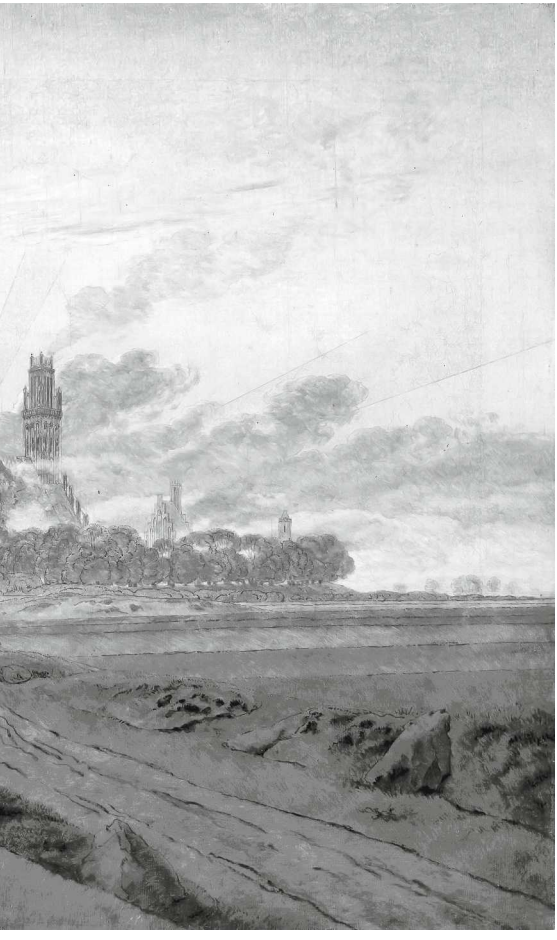
elle, vingt-cinq ans, l'habitante de Dresde. Le silence règne sur leur voilier, ils entendent parfois dans les airs les puissants battements d'ailes et les cris des mouettes, l'écume jaillit de temps à autre vers eux, quelques gouttes salées brillent un instant dans les favoris roux et fournis de Friedrich. Line n'est jamais montée sur un bateau avant ce voyage, elle a vraiment eu peur, mais tant qu'à sombrer, a-t-elle dit, autant que ce soit là maintenant avec lui, oui, c'est bien ce qu'elle a dit. Caspar David Friedrich n'en revient pas de sa chance. Comment ai-je fait pour te trouver, murmure-t-il en tenant fermement sa main. L'amour est un drôle de truc, a-t-il écrit à son frère Christian après l'avoir épousée sur un coup de tête. Line, la fille de la campagne, poursuit-il, a même appris à déguster les harengs de Poméranie que son frère a envoyés aux jeunes mariés depuis Greifswald. Oui, depuis que le "je" s'est transformé en "nous", certaines choses ont bien changé dans son logement de Dresde. Certes, il ne peut plus laisser traîner partout ses crachoirs pleins, cela la gêne, mais pour le reste : on mange, boit, dort, folâtre et lutine davantage. Lutine, c'est bien ce qu'il a écrit et, quel que soit le sens de cette expression au-delà de Dresde, le fait est qu'ils accueillent dès l'année suivante leur premier enfant.

Leur voilier met presque une journée entière pour traverser les eaux côtières scintillantes qui oscillent entre le bleu foncé et le turquoise, Friedrich ne s'en lasse pas, il absorbe tout avec ses yeux de peintre, les canots, les cordages, le mât, la voile qui claque, le tracé de la côte à gauche et à droite, le vert intense des arbres qui surplombent la falaise. Alors que cette journée magique d'août se dissipe lentement, la chaleur des rayons du soleil imprègne encore le bois des planches sous leurs pieds, ils n'ont pas besoin

de manteau ni d'écharpe. Stralsund surgit devant eux dans la brume vespérale, telle une apparition. Line relève solennellement sa chevelure. Les clochers de la ville émergent d'une lumière rougeâtre, leur voilier glisse doucement vers eux, Friedrich se recueille, envahi par le désir, et Line aussi, croit-il. C'est ce moment que je dois peindre, songe-t-il, empli d'un feu intérieur ; peut-être, peut-être suis-je véritablement heureux pour la première fois de ma vie, l'eau sous moi, la terre devant moi, l'air autour de moi, ma main dans la sienne.

Est-ce que pour une fois, lui demande Line à brûle-pourpoint, on pourrait manger ce soir à Stralsund autre chose que du poisson ?





CHAPITRE 1

# LE FEU

Tiède est la nuit de ce début d'été, le ciel vire lentement du bleu foncé profond au jaune clair délicat et, dans les buissons de lilas, les rossignols entonnent leur dernier chant. Munich se met alors à étinceler d'un seul coup : des flammes d'un rouge criard jaillissent à plusieurs mètres de hauteur du gigantesque Palais des glaces, les reflets illuminent les façades des maisons avoisinantes situées Sophienstraße et Elisenstraße, on dirait que l'ensemble du ciel scintille. Le silence est déchiré par le craquement assourdissant des immenses barres de fer et l'explosion des fenêtres qui tombent avec fracas dans le gosier en feu.

C'est le matin du 6 juin 1931. Tout ce qu'aimait Caspar David Friedrich disparaît dans les flammes du Palais des glaces à Munich : son tableau du rivage caillouteux de la mer Baltique, le lieu éternel de sa nostalgie, *Le Port de Greifswald*, le tableau consacré à sa ville natale qui lui manque tant, la vue quotidienne depuis la fenêtre de son logement, capturée dans *Le Pont Auguste à Dresde* et, plus douloureux encore, *L'Heure du soir*, le portrait de sa femme Line et de leur fille Emma enlacées, contemplant rêveusement par la fenêtre une nuit saxonne tiède de début d'été. Les flammes dévorent avidement le

bois sec des châssis et font tourbillonner les restes de toile tels des lambeaux de cendre noire dans le ciel ensommeillé, propulsés sans cesse par les vagues brûlantes des flammes, toujours plus haut, jusqu'à ce que l'œil ne les distingue plus.

*

C'est d'ailleurs en 1931 que l'instance administrative du Palais des glaces de Munich décide, pour des raisons financières, de ne pas renouveler l'assurance incendie contractée en 1854 lors de la construction de l'édifice, puisque le verre et l'acier ne sont visiblement pas inflammables.

*

Dans l'appartement d'Eugen Roth, à seulement cent pas du Palais des glaces, le téléphone émet une sonnerie stridente peu après trois heures et demie du matin le 6 juin 1931. La rédaction des *Münchner Neueste Nachrichten* est à l'appareil, et elle ordonne à son correspondant local de se rendre le plus vite possible au Palais des glaces en feu. Roth s'habille à la hâte, insère de ses doigts engourdis une pellicule dans son appareil photo. Puis il jette un œil aux deux dessins de Caspar David Friedrich qui sommeillent encore dans la pénombre au-dessus de son lit. Il en connaît chaque brin d'herbe, peu importe qu'il fasse clair ou sombre, Roth est un collectionneur obsessionnel qui donne chaque mark rapporté par son écriture aux marchands d'art de la ville et dont le dieu se nomme Caspar David Friedrich. Chaque soir avant de s'endormir, il contemple brièvement son petit dessin de la Suisse saxonne et longuement le rivage calme et

magique de la mer Baltique que Friedrich a dessiné à Rügen.

La semaine précédente, Roth s'est rendu à la splendide inauguration de l'exposition temporaire "Œuvres des romantiques allemands de Caspar David Friedrich à Moritz von Schwind" dans le Palais des glaces, cent dix des plus beaux tableaux romantiques, prêtés par les meilleurs musées. L'après-midi de ce samedi où il n'est pas de service, il a justement l'intention d'y retourner pour le plaisir des yeux. Et voilà qu'il doit malheureusement s'y précipiter douze heures plus tôt que prévu, avec le pressentiment que l'effroi l'attend en lieu et place du plaisir. La cloche de l'église de la Trinité sonne quatre fois tandis qu'il se fraie un chemin depuis l'Arcisstraße en évitant les tuyaux rouges bombés des pompiers, puis il tend sa carte de presse aux agents de police. Le ciel au-dessus de lui est rouge foncé et c'est là qu'il l'aperçoit : le Palais des glaces ou plutôt ce qu'il en reste. Sur 234 mètres de long et 67 mètres de large, le bâtiment gigantesque flambe, les nuées ardentes lui frappent le visage comme des poings incandescents. Il se cache sous un porche, sort crayon et carnet, s'apprête à écrire, mais il ne peut détourner le regard de ce spectacle atroce. Au petit matin de cette belle et horrible journée de juin, il songe à chacun des neuf tableaux de Caspar David Friedrich en train de se consumer sous ses yeux, *L'Heure du soir* avec la femme et la fille, le port de Greifswald, le paysage des monts des Géants. Il pense à l'homme pauvre de son *Tableau d'automne* qui ramasse des branches malingres dans des champs abandonnés pour se faire un feu le soir, et qui sombre justement dans les flammes. Mais il pense surtout à sa toile préférée, *La Dame au bord de la mer*, faisant signe

avec son mouchoir à une barque qui s'éloigne, il revoit ce geste délicat qui l'a beaucoup touché, il sait à présent que c'est un adieu pour toujours. Son mouchoir blanc est devenu un lambeau de cendres noires ; la dame n'est plus de ce monde. Pour ne pas pleurer, Eugen Roth se met à écrire : "Le regard erre au-dessus d'une mer de feu. Elle se hérisse, tonne comme le ressac, déferle, mugit en remontant, étincelle, se disperse et tressaille, dévore tout de ses langues avides, se recroqueville lâchement devant le puissant jet d'eau avant de repartir aussitôt avec une intensité mille fois plus grande, dansant et saluant et tourbillonnant d'un air narquois."

D'ici quelques heures, son récit poignant de témoin oculaire figurera dans l'édition matinale des *Münchner Neueste Nachrichten*, les porteurs de journaux en feront bruyamment l'éloge en parcourant les ruelles de Schwabing et la Marienplatz figée par l'effroi. Eugen Roth brosse ici un portrait de l'incendie avec une précision digne de Caspar David Friedrich, il voit chaque flamme, chaque lueur dans le ciel, chaque souffle bouillonnant et feulant de vent, oui, ce texte va faire de lui le poète qu'il veut devenir. À un moment, il doit cesser d'écrire dans cette pluie de cendres parce qu'il ne supporte plus d'entendre les pigeons désespérés qui volettent paniqués dans les airs, se précipitent distraitement dans la mer de flammes, puis Eugen Roth finit par comprendre qu'ils cherchent dans les niches des barres de fer les nids où, à l'instant encore, leurs petits dormaient d'un sommeil bienheureux sous leur plumage.

*

Comment Thomas Mann a-t-il perçu la ville de Munich qui brille d'un éclat inquiétant, l'incendie

ravageur en cette matinée du 6 juin, lui qui fête justement ici ses cinquante-six ans ? S'est-il plaint auprès de son épouse Katia du vacarme inutile des pompiers ? Ou de la fâcheuse odeur de brûlé qui "incommode" son nez ? A-t-il observé la scène ? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est qu'au mois de juillet il fait une lecture caritative à l'université afin de collecter des fonds pour les victimes de l'incendie. Et que dans son roman écrit peu après, *Lotte à Weimar*, il laissera Adèle Schopenhauer faire l'éloge du divin Caspar David Friedrich. C'est tout car son journal de l'année 1931, qui aurait pu nous renseigner sur sa réaction face à la destruction des trésors de la peinture romantique, eh bien Thomas Mann l'a fait flamber en 1945 dans le jardin de sa maison de Pacific Palisades, son exil californien, sans romantisme aucun.

*

Adolf Hitler et sa nièce Geli Raubal, la fille de sa demi-sœur, avec laquelle il vit depuis deux ans dans Dieu sait quelle forme de cohabitation à Prinzregentenplatz 16 à Munich, sont arrachés au sommeil par les sirènes des camions de pompiers qui assourdissent la ville. Les autopompes affluent de tous les quartiers, les Munichois ouvrent grand leurs fenêtres, regardent à l'aube les gigantesques colonnes de fumée vite emportées par les vents matinaux du centre-ville vers Schwabing et bien au-delà.

Des centaines de gens errent dans les rues, somnolents et hagards, tiraillés entre la peur et la curiosité. Dans le ciel, les premiers rayons de soleil luttent contre les reflets rouges des flammes et les nuages noircis par les cendres. Lorsque Hitler arrive sur la place de Stachus, il voit que le gigantesque Palais

des glaces, le joyau de Munich considéré comme ininflammable, s'est métamorphosé en mer de feu brûlant, ses milliers de vitres ont été brisées, les poutres en fer ressemblent à une immense toile d'araignée carbonisée sur laquelle les flammes s'enroulent furieusement. Les cimes des grands tilleuls entourant le Palais des glaces bruissent frénétiquement sous le souffle du feu, leurs feuilles vert clair se consument dans le brasier et se recroquevillent. Quelques jours plus tôt, Hitler a vu ici la grande exposition sur les romantiques allemands, la plus prestigieuse depuis des décennies, provenant des fonds des musées du pays. Mais maintenant, les flammes ont volé, détruit, enlevé pour toujours à la mémoire ces cent dix toiles uniques de Runge, Friedrich et Schinkel. Hitler est pris d'une rage folle. Il se jure qu'il va ériger ici, à l'endroit de ce feu destructeur et en l'honneur de l'art allemand, un temple qui ne disparaîtra jamais, une "Maison de l'Art". Et c'est exactement ce qui arrivera. Quant à Geli Raubal, la nièce de Hitler, trois mois après l'incendie choquant du Palais des glaces, le 18 septembre 1931, dans leur appartement situé Prinzregentenplatz 16, dont le loyer est assuré par les droits d'auteur de *Mein Kampf*, elle ouvrira sur sa propre personne un feu mortel à l'âge de vingt-trois ans.

*

Caspar David Friedrich joue avec le feu. Il dessine sans arrêt des personnages alors qu'il en est incapable. Il est déjà la risée de l'Académie de Copenhague et, une fois de plus, celle de Dresde. Ces dessins de nus, il n'y arrive pas, tout simplement. Les jambes sont toujours trop longues et les poitrines inertes. Vous êtes le plus grand peintre de

nus ici, raille le peintre Johann Joachim Faber, son voisin à l'Académie de Dresde, je veux dire : le plus long peintre de nus. Friedrich lui jette un regard noir à travers ses cils roux. S'il savait. Vu leur accent épais, les Saxonnes devraient être contentes qu'il les rende un peu plus longilignes. Mais il garde ce genre de plaisanteries pour les lettres qu'il adresse à ses frères. Auprès des jeunes femmes nues de la salle de dessin, il perd son sens de l'humour, il ne peut les regarder qu'un instant – avant de détourner le visage un bon moment parce qu'il prend une teinte florale. Pas étonnant à vrai dire que les membres s'allongent. Ah, les gens, songe-t-il alors, ils me sont tellement étrangers. Les femmes surtout. Si c'étaient des arbres, il saurait ce qu'elles ressentent. Il pourrait les contempler pendant des heures et les peindre dans les moindres détails.

Nous sommes en 1802, le Poméranien excentrique, un tarzan dégingandé aux favoris roux et à la démarche traînante, s'est loué une petite chambre chez la veuve Vetter située am Festungsgraben à Dresde, il l'appelle "madam" et ses filles adolescentes "madmosels", mais elles sont horriblement vexées parce qu'il ne leur adresse jamais la parole, ne sort jamais avec elles et ne leur gagne pas de fleurs à coups de carabine pendant la kermesse. S'il ouvre la bouche, tout se crispe, il ne produit aucun son, son visage blême rougit, il est soulagé quand il peut se contenter de dire "bonjour" et "bonsoir" ou, encore mieux, "eh ben", cette expression qu'il a apprise à Dresde et qui convient toujours, à vrai dire. Elle tient davantage du soupir. Le voilà donc installé par une nuit d'hiver à la lueur d'une bougie dans sa modeste chambre, la logeuse et ses filles dorment enfin, il fait froid, c'est pourquoi il a mis le manteau de fourrure que sa famille lui a envoyé